

soit... non, il ne le faut pas ! Mais puisque au bain tu briserais ta chaîne... que faire pour garantir la société de ta rage ? Faut-il te livrer au bourreau ?

— C'est donc ma mort que vous voulez ! s'écria le brigand, c'est donc ma mort ?

— Ne l'espère pas... car, dans ton acharnement à vivre, tu échapperas aux redoutables angoisses du supplice par quelque espérance d'évasion ! Espérance stupide, insensée !... il n'importe... elle te voilerait l'horreur de ta punition, tu ne croirais à la mort que sous l'ongle du bourreau ! Et alors, peut-être, abruti par la terreur, tu ne serais plus qu'une masse inerte qu'on offrirait en holocauste aux mânes de tes victimes... Cela ne se peut pas, te dis-je... tu espérerais te sauver jusqu'à la dernière minute... Toi, monstre... espérer ? Non, non... Si tu ne te repens pas... je ne veux plus que tu aies d'espérances dans cette vie, moi...

— Mais qu'est-ce que j'ai fait à cet homme ?... qui est-il ? que veut-il de moi ? où suis-je ?... » s'écria le Maître-d'École presque dans le délire.

Rodolphe continua :

« Si au contraire tu bravais effrontément la mort, il ne faudrait pas non plus te livrer au supplice... Pour toi, l'échafaud serait un sanglant tréteau où, comme tant d'autres, tu ferais parade de ta férocité... où, insouciant d'une vie misérable, tu damnerais ton âme dans un dernier blasphème !... Il ne faut pas cela non plus... Il n'est pas bon au peuple de voir le condamné badiner avec le couperet, narguer le bourreau et souffler en ricanant sur la divine étincelle que le Créateur a mise en nous... C'est quelque chose de sacré que le salut d'une âme. Tout crime s'expie et se rachète, a dit le Sauveur, mais du tribunal à l'échafaud, le trajet est trop court, il faut le loisir de l'expiation et du repentir. Ce loisir... tu l'auras donc... Fasse le ciel que tu en profites ! »

Le Maître-d'École était anéanti... Pour la première fois de sa vie, il y eut quelque chose qu'il redouta plus que la mort... Cette crainte vague était horrible...

Rodolphe continua :

« Anselme Duresnel, tu n'iras pas au bain... tu te mourras pas... »

— Mais que voulez-vous de moi ?... c'est donc l'enfer qui vous envoie ?

— Écoute..., dit Rodolphe en se levant et en donnant à son geste une autorité menaçante : tu as criminellement abusé de ta force... je paralyserai ta force... Les plus vigoureux tremblaient devant toi... tu tremblas devant les plus faibles... Assassin... tu as plongé des créatures de Dieu dans la nuit éter-

nelle... les ténèbres de l'éternité commenceront pour toi dans cette vie... aujourd'hui... tout à l'heure... Ta punition enfin égalera tes crimes... Mais, ajouta Rodolphe avec une sorte de pitié douloureuse, cette punition épouvantable te laissera du moins l'avenir sans bornes de l'expiation... Je serais aussi criminel que toi, si, en te punissant, je ne satisfaisais qu'une vengeance, si légitime qu'elle fût... Loin d'être stérile comme la mort... ta punition doit être féconde ; loin de te damner... te racheter... Si, pour te mettre hors d'état de nuire... je te dépouille à jamais des splendeurs de la création... si je te plonge dans une nuit impénétrable... seul... avec le souvenir de tes forfaits... c'est pour que tu contemples incessamment leur énormité... Oui... pour toujours isolé du monde extérieur... tu seras forcé de toujours regarder en toi... et alors, je l'espère, ton front bronzé par l'infamie rougira de honte... ton âme corrodée par le crime... s'amollira par la commisération... Chacune de tes paroles est un blasphème... chacune de tes paroles sera une prière... Tu es audacieux et féroce parce que tu es fort... tu seras doux et humble parce que tu es faible... Ton cœur est fermé au repentir... un jour tu pleureras tes victimes... Tu as dégradé l'intelligence que Dieu avait mise en toi, tu l'as réduite à des instincts de rapine et de meurtre... d'homme tu t'es fait bête sauvage... un jour ton intelligence se retrempera par le remords, se relèvera par l'expiation... Tu n'as pas même respecté ce que respectent les bêtes sauvages... leur femelle et leurs petits... après une longue vie consacrée à la rédemption de tes crimes, ta dernière prière sera pour supplier Dieu de t'accorder le bonheur inespéré de mourir entre ta femme et ton fils... »

En disant ces dernières paroles, la voix de Rodolphe s'était tristement émue.

Le Maître-d'École ne ressentait presque plus de terreur... il crut que son juge avait voulu l'effrayer avant que d'arriver à cette moralité. Presque rassuré par la douceur de l'accent de Rodolphe, le brigand, d'autant plus insolent qu'il était moins effrayé, dit avec un rire grossier :

« Ah çà ! devinons-nous des charades, ou sommes-nous au catéchisme ici ?... »

Au lieu de répondre, Rodolphe dit au docteur :

« Faites, David... que Dieu me punisse seul si je me trompe !... »

Le nègre sonna.

Deux hommes entrèrent.

D'un signe, David leur montra la porte d'un cabinet latéral.

Ils y roulèrent le fauteuil où le Maître-d'École

était garrotté de façon à ne pouvoir faire un mouvement.

« Vous voulez donc m'égorger maintenant?... Grâce!... grâce!... cria le Maître-d'École pendant qu'on l'entraînait.

— Baïllonnez-le, » dit le noir en entrant dans le cabinet.

Le Chourineur et Rodolphe restèrent seuls.

« M. Rodolphe, dit le Chourineur, pâle et d'une voix tremblante; M. Rodolphe, parlez-moi donc... j'ai peur... est-ce que je rêve?... Qu'est-ce donc qu'on lui fait, au Maître-d'École? il ne crie plus, on n'entend rien... Ça me fait plus peur encore... »

David sortit du cabinet; il était pâle comme le sont les nègres... Ses lèvres étaient blanches.

Les deux hommes ramenèrent le Maître-d'École toujours garrotté sur son fauteuil.

« Otez-lui son bâillon... délivrez-le de ses liens, » dit David.

Il y eut un moment de silence effrayant.

Les deux hommes firent tomber les liens du Maître-d'École, et lui ôtèrent son bâillon.

Il se leva brusquement, son abominable figure exprimait la rage, l'épouvante et l'horreur; il fit un pas en tendant ses mains devant lui, puis retombant dans le fauteuil, il s'écria avec un accent d'angoisse indicible et de fureur désespérée, en levant les bras au ciel :

« Aveugle!!!

— David, donnez-lui ce portefeuille, » dit Rodolphe.

Le nègre mit dans les mains tremblantes du Maître-d'École un petit portefeuille.

« Il y a dans ce portefeuille assez d'argent pour t'assurer un abri... et du pain... jusqu'à la fin de tes jours dans quelque solitude. Maintenant tu es libre... va-t'en... et repens-toi... le Seigneur est miséricordieux.

— Aveugle!... répéta le Maître-d'École en prenant machinalement le portefeuille.

— Ouvrez les portes... qu'il parte! » dit Rodolphe.

On ouvrit les portes avec fracas

« Aveugle!... aveugle!!!... répéta le brigand anéanti.

— Tu es libre... tu as de l'argent... va-t'en!

— M'en aller!... Mais... je n'y vois plus, moi! s'écria-t-il avec rage. Mais c'est un crime affreux que d'abuser ainsi de sa force... pour...

— C'est un crime d'abuser de sa force!... répéta Rodolphe en l'interrompant d'une voix solennelle. Et toi, qu'en as-tu fait de ta force?

— Oh! la mort... Oui, j'aurais préféré la mort!

s'écria le Maître-d'École. Être maintenant à la merci de tout le monde... avoir peur de tout... Un enfant me battrait à cette heure!... Mon Dieu! mon Dieu! que devenir?...

— Tu as de l'argent...

— On me le volera! dit le brigand.

— On te le volera!... Entends-tu ces mots... que tu dis avec crainte... toi qui as volé?... Va-t'en!...

— Pour l'amour de Dieu, dit le Maître-d'École d'un air suppliant, que quelqu'un me conduise! Comment vais-je faire dans les rues?... Ah! tuez-moi! je vous le demande par pitié... tuez-moi!...

— Non... un jour tu te repentiras...

— Jamais... jamais je ne me repentirai!... s'écria le Maître-d'École avec rage. Oh! je me vengerai... allez... je me vengerai... »

Et il se précipita hors du fauteuil, les poings fermés et menaçants.

Au premier pas qu'il fit il trébucha.

« Non... non... je ne pourrai pas... et être si fort pourtant! Ah! je suis bien à plaindre... Personne n'a pitié de moi... personne!... »

Il est impossible de peindre l'effroi, la stupeur du Chourineur pendant cette scène terrible : sa sauvage et rude figure exprimait la compassion. Il s'approcha de Rodolphe, et lui dit à voix basse :

« M. Rodolphe, il n'a que ce qu'il mérite... c'était un fameux scélérat!... Il a voulu aussi me tuer tantôt; mais maintenant il est aveugle... il ne sait comment s'en aller... Il peut se faire écraser dans les rues... Voulez-vous que je le conduise quelque part où il pourra être tranquille, au moins?

— Bien..., dit Rodolphe ému de cette générosité, et prenant la main du Chourineur. Bien... va... »

Le Chourineur s'approcha du Maître-d'École et lui mit la main sur l'épaule.

Le brigand tressaillit.

« Qui est-ce qui me touche? dit-il d'une voix sourde.

— Moi...

— Qui, toi?

— Le Chourineur.

— Tu viens aussi te venger, n'est-ce pas?

— Tu ne sais pas comment sortir?... prends mon bras... je vais te conduire...

— Toi... toi!

— Oui, tu me fais de la peine... maintenant; viens!

— Tu veux me tendre un piège?

— Je ne suis pas lâche... je n'abuserai pas de ton malheur... Allons... partons, il fait jour.

— Il fait jour!!! ah! je ne verrai plus jamais

quand il fera jour... moi! » s'écria le Maître-d'École.

Rodolphe ne put supporter davantage cette scène... il rentra brusquement, suivi de David, en faisant signe aux deux domestiques de s'éloigner.

Le Chourineur et le Maître-d'École restèrent seuls.

« Est-ce vrai qu'il y a de l'argent dans le portefeuille qu'on m'a donné? dit le brigand après un long silence.

— Oui... j'y ai mis moi-même cinq mille francs... Avec cela, tu peux te placer en pension quelque part... dans quelque coin, à la campagne, pour le restant de tes jours... ou bien veux-tu que je te mène chez l'ogresse?

— Elle me volerait.

— Chez Bras-Rouge?

— Il m'empoisonnerait pour me voler!

— Où veux-tu donc que je te conduise?

— Je ne sais pas... Heureusement tu n'es pas voleur, toi, Chourineur. Tiens, cache bien mon portefeuille dans mon gilet, que la Chouette ne le voie pas, elle me dévaliserait.

— La Chouette? on l'a portée à l'hôpital Beaujon... En me débattant contre vous deux cette nuit, je lui ai déformé une jambe.

— Mais que devenir, mon Dieu! avec ce rideau noir là, si toujours devant moi!... Et sur ce rideau noir, si je voyais paraître les figures pâles et mortes de ceux... »

Il tressaillit, et dit d'une voix sourde au Chourineur :

« Cet homme de cette nuit, est-il mort?

— Non.

— Tant mieux! »

Et le brigand resta quelque temps silencieux; puis tout à coup il s'écria en bondissant de rage :

« C'est pourtant toi, Chourineur, qui me vaux cela!... brigand!... sans toi je refroidissais l'homme et j'emportais l'argent... Si je suis aveugle... c'est ta faute... oui, c'est ta faute!... »

— Ne pense plus à cela... c'est malsain pour toi... Voyons, viens-tu, oui ou non?... Je suis fatigué... je veux dormir... C'est assez nocé comme ça... Demain je retourne à mon train de bois. Je vais te conduire où tu voudras, j'irai me coucher après.

— Mais je ne sais pas où aller, moi... Dans mon garni... je n'ose pas... il faudrait dire...

— Eh bien! écoute. Veux-tu, pour un jour ou deux, venir dans mon chenil?... Je te trouverai peut-être bien des braves gens qui, ne sachant pas qui tu es, te prendront en pension chez eux comme un infirme... Tiens... il y a justement un homme du port Saint-Nicolas, que je connais, dont la mère habite Saint-Mandé; une digne femme... qui n'est pas heureuse... Peut-être bien qu'elle pourrait se charger de toi... Viens-tu, oui ou non?

— On peut se fier à toi, Chourineur... Je n'ai pas peur d'aller chez toi, avec mon argent... Tu n'as jamais volé, toi, heureusement.

— Et quand tu me reprochais de n'être pas *grinche* (1) comme toi?

— Alors... qui pouvait prévoir...?

— Si je t'avais écouté... à cette heure tu serais *nettoyé* de ton argent.

— C'est vrai, mais tu es sans haine et sans rancune, toi... dit le brigand avec humilité; tu vaux bien mieux que moi.

— Tonnerre! je le crois bien; M. Rodolphe m'a dit que j'avais du cœur et de l'honneur.

— Mais quel est-il donc cet homme?... Ce n'est pas un homme! s'écria le Maître-d'École avec un redoublement de fureur désespérée, c'est un monstre!... »

Le Chourineur haussa les épaules et dit :

« Voilà encore que tu t'échauffes. Partons-nous?

— Nous allons chez toi, n'est-ce pas, Chourineur?

— Oui.

— Tu n'as pas de rancune de cette nuit? tu me le jures, n'est-ce pas?

— Je te le jure.

— Et tu es sûr qu'il n'est pas mort... *l'homme*?

— J'en suis sûr...

— Ça sera toujours celui-là de moins, se dit le brigand. Si l'on savait... Et le petit vieillard de la rue du Roule... et la femme... du canal Saint-Martin... Ah! maintenant je ne vais penser qu'à cela... Aveugle... mon Dieu, aveugle! » ajouta-t-il tout haut. Et, s'appuyant sur le bras du Chourineur, il quitta la maison de l'allée des Veuves.

(1) Voleur.



XVIII. — L'ILE-ADAM.



Un mois s'était passé depuis les événements dont nous avons parlé. Nous conduirons le lecteur dans la petite ville de l'Île-Adam, située dans une position ravissante, au bord de la rivière de l'Oise, au pied d'une forêt.

Les plus petits faits deviennent des événements en province. Aussi les oisifs de l'Île-Adam, qui se promenaient ce matin-là sur la place de l'église, se préoccupaient-ils beaucoup de savoir quand arriverait le nouvel acquéreur du plus beau fonds de boucherie de la ville, situé sur la place en face de l'église.

L'un des oisifs, plus curieux que les autres, alla s'informer auprès du garçon boucher qui, l'air joyeux et ouvert, s'occupait activement des derniers soins de l'étalage. Le garçon, interrogé, répondit qu'il ne connaissait pas encore le nouveau propriétaire, qui avait fait acheter ce fonds par procuration.

Bientôt deux hommes arrivant de Paris descendirent de cabriolet à la porte de la boutique.

L'un était Murph, complètement guéri de sa blessure ; l'autre était le Chourineur.

Au risque de répéter une vulgarité, nous dirons que le prestige de *l'habit* est si puissant, que l'hôte



des tavernes de la Cité était presque méconnaissable sous les vêtements qu'il portait. Sa physionomie avait subi la même métamorphose : il avait dépouillé avec ses haillons son air sauvage, brutal et turbulent ; à le voir marcher, ses deux mains dans les poches de sa longue et chaude redingote de castorine couleur noisette, on l'eût pris pour le bourgeois le plus inoffensif du monde.

« Ma foi, mon garçon, la route était longue et le froid piquant, n'est-ce pas ?

— C'est tout au plus si je m'en suis aperçu, M. Murph... je suis trop content... et la joie... ça réchauffe... Après ça... quand je dis content... peut-être...

— Comment cela ?

— Hier vous venez me trouver sur le port Saint-Nicolas, où je débardais crânement pour m'échauffer... Je ne vous avais pas vu depuis la nuit... où le nègre à cheveux blancs avait aveuglé le Maître-d'École... C'était la première chose qu'il n'ait pas volée, le brigand... c'est vrai... mais enfin... tonnerre ! ça m'a remué... Et M. Rodolphe, quelle figure !... lui qui avait l'air si bon enfant... Il m'a fait peur dans ce moment-là...

— Bien... bien... Après ?

— Vous m'avez donc dit : « Bonjour, Chourineur. — Bonjour, M. Murph... Vous voilà donc debout?... Tant mieux, tonnerre !... tant mieux. Et M. Rodolphe ? — Il a été obligé de partir quelques jours après l'affaire de l'allée des Veuves. Et il vous a oublié, mon garçon... — Eh bien ! M. Murph, que je vous réponds, si M. Rodolphe m'a oublié... vrai... ça me fait de la peine... »

— Je voulais dire, mon brave, qu'il avait oublié de récompenser vos services... mais qu'il en gardera toujours le souvenir...

— Aussi, M. Murph, ces paroles-là m'ont ragailardi tout de suite... Tonnerre !... moi... je ne l'oublierai pas, allez !... Il m'a dit que j'avais du cœur et de l'honneur... Enfin, suffit...

— Malheureusement, mon garçon, monseigneur est parti sans laisser d'ordres à votre sujet ; moi, je ne possède rien que ce que me donne monseigneur ; je ne puis reconnaître, comme je le voudrais... tout ce que je vous dois pour ma part.

— Allons donc ! M. Murph... vous plaisantez !

— Mais pourquoi diable aussi n'êtes-vous pas revenu à l'allée des Veuves après cette nuit fatale ?...

Monseigneur ne serait pas parti sans songer à vous.

— Dame... M. Rodolphe ne m'a pas fait demander... J'ai cru qu'il n'avait plus besoin de moi...

— Mais vous deviez bien penser qu'il avait au moins besoin de vous témoigner sa reconnaissance...

— Puisque vous m'avez dit que M. Rodolphe ne m'avait pas oublié, M. Murph?...

— Allons, bien, allons, n'en parlons plus... Seulement j'ai eu beaucoup de peine à vous trouver... Vous n'allez donc plus chez l'ogresse ?

— Non.

— Pourquoi cela ?

— C'est des idées à moi... des bêtises...

— A la bonne heure... Mais revenons à ce que vous me disiez...

— A quoi, M. Murph ?

— Vous me disiez : « Je suis content de vous avoir rencontré... et encore content, peut-être. »

— M'y voilà, M. Murph. Hier, en venant à mon train de bois, vous m'avez dit : « Mon garçon, je ne suis pas riche, mais je puis vous faire avoir une place où vous aurez moins de mal que sur le port, et où vous gagnerez quatre francs par jour. » Quatre francs par jour... vive la charte !... je n'y pouvais pas croire... paye d'adjutant sous-officier ! ! ! Je vous répons : « Ça me va, M. Murph. — Mais, que vous me dites, il ne faudra pas que vous soyez fait comme un gueux, car ça effrayerait les bourgeois où je vous mène. » Je vous répons : « Je n'ai pas de quoi me faire autrement. » Vous me dites : « Venez au Temple. » Je vous suis. Je choisis ce qu'il y a de plus flambant chez la mère Hubart, vous m'avancez de quoi payer, et en un quart d'heure je suis ficelé comme un propriétaire ou comme un dentiste. Vous me donnez rendez-vous pour ce matin à la porte Saint-Denis, au point du jour; je vous y trouve avec votre cabriolet, et nous voici.

— Eh bien ! qu'y a-t-il à regretter pour vous dans tout cela ?

— Il y a... que d'être bien mis, voyez-vous, M. Murph... ça gêne... et que, quand je reprendrai mon vieux bourgeron et mes guenilles, ça me fera un effet... Et puis... gagner quatre francs par jour, moi qui n'en gagnais que deux... et ça tout d'un coup... ça me fait l'effet d'être trop beau, et de ne pouvoir pas durer... et j'aimerais mieux coucher toute ma vie sur la méchante paille de mon garni, que de coucher cinq ou six nuits dans un bon lit... Voilà mon caractère.

— Cela ne manque pas de raison... Mais il vaudrait mieux toujours coucher dans un bon lit.

— C'est clair, il vaut mieux avoir du pain tout

son souf que de crever de faim. Ah ça ! c'est donc une boucherie ici ? dit le Chourineur en prêtant l'oreille aux coups de couperet du garçon, et en entrevoyant des quartiers de bœuf à travers les rideaux.

— Oui, mon brave... elle appartient à un de mes amis... Pendant que mon cheval souffle, voulez-vous la visiter ?...

— Ma foi, oui, ça me rappelle ma jeunesse, si ce n'est que j'avais Montfaucon pour abattoir et de vieilles rosses pour bétail. C'est drôle ! si j'avais eu de quoi, c'est un état que j'aurais tout de même bien aimé que celui de boucher... S'en aller sur un bon bidet acheter des bestiaux dans les foires, revenir chez soi au coin de son feu, se chauffer si l'on a froid, se sécher si l'on est mouillé, trouver là sa ménagère, une bonne grosse maman, fraîche et réjouie, avec une tapée d'enfants qui vous fouillent dans vos sacoches pour voir si vous leur rapportez quelque chose... Et puis le matin... dans l'abattoir, empoigner un bœuf par les cornes, quand il est méchant surtout... nom de nom !... il faut qu'il soit méchant... le mettre à l'anneau... l'abattre, le dépecer, le parer... Tonnerre ! ça aurait été mon ambition, comme à la Goualeuse de manger du sucre d'orge, quand elle était petite... A propos de cette pauvre fille, M. Murph... en ne la voyant plus revenir chez l'ogresse, je me suis bien douté que M. Rodolphe l'avait tirée de là. Tenez, ça, c'est une bonne action, M. Murph. Pauvre fille ! ça ne demandait pas à mal faire... C'était si jeune !... Et plus tard... l'habitude... Enfin M. Rodolphe a bien fait.

— Je suis de votre avis. Mais voulez-vous venir visiter la boutique, en attendant que notre cheval ait soufflé ? »

Le Chourineur et Murph entrèrent dans la boutique, et allèrent ensuite voir l'étable où étaient renfermés trois bœufs magnifiques et une vingtaine de moutons ; puis ils visitèrent l'écurie, la remise, la tuerie, les greniers et les dépendances de cette maison, tenue avec un soin, une propreté qui annonçaient l'ordre et l'aisance.

Lorsqu'ils eurent tout vu, sauf l'étage supérieur : « Avouez, dit Murph, que mon ami est un gaillard bien heureux. Cette maison et ce fonds sont à lui, sans compter un millier d'écus roulants pour son commerce ; avec cela trente-huit ans, fort comme un taureau, d'une santé de fer, le goût de son état. Le brave et honnête garçon que vous avez vu en bas le remplace avec beaucoup d'intelligence, quand il va en foire acheter des bestiaux... Encore une fois, n'est-il pas bien heureux, mon ami ?... »

— Ah ! dame, oui, M. Murph ; mais que voulez-vous ! il y a des heureux et des malheureux ; quand je pense que je vas gagner quatre francs par jour... et qu'il y en a qui n'en gagnent que moitié, ou moins...

— Voulez-vous monter voir le reste de la maison ?

— Volontiers, M. Murph.

— Justement le bourgeois qui doit vous employer est là-haut.

— Le bourgeois qui doit m'employer ?

— Oui.

— Tiens, pourquoi donc que vous ne me l'avez pas dit plus tôt ?

— Je vous expliquerai cela...

— Un moment, dit le Chourineur d'un air triste et embarrassé, en arrêtant Murph par le bras ; écoutez, je dois vous dire une chose... que M. Rodolphe ne vous a peut-être pas dite, mais que je ne dois pas cacher au bourgeois qui veut m'employer... parce que si cela le dégoûte, autant que ce soit tout de suite... qu'après.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire...

— Eh bien ?

— Que je suis repris de justice... que j'ai été au bagne..., dit le Chourineur d'une voix sourde.

— Ah ! fit Murph.

— Mais je n'ai jamais fait de tort à personne, s'écria le Chourineur, et je crèverais plutôt de faim que de voler... Mais j'ai fait pis que voler, ajouta le Chourineur en baissant la tête, j'ai tué... par colère... Enfin, ce n'est pas tout ça, reprit-il après un moment de silence, je vais tout dévoiser au bourgeois... j'aime mieux être refusé tout de suite que découvert plus tard. Vous le connaissez ; s'il doit me refuser, évitez-moi ça en me le disant, et je vais tourner mes talons.

— Venez toujours, » dit Murph.

Le Chourineur suivit Murph, ils montèrent un escalier ; une porte s'ouvrit, tous deux se trouvèrent en présence de Rodolphe.

« Mon bon Murph... laissez-nous, » dit Rodolphe.



XIX. — RÉCOMPENSE.

VIVE la charte ! je suis crânement content de vous retrouver, M. Rodolphe, ou plutôt monseigneur..., s'écria le Chourineur.

— Bonjour, mon garçon, je suis aussi ravi de vous voir.

— Farceur de M. Murph ! qui disait que vous étiez parti... Mais tenez, monseigneur...

— Appelez - moi M. Rodolphe, j'aime

mieux ça.

— Eh bien ! M. Rodolphe, pardon de n'avoir pas été vous revoir après la nuit du Maître-d'École... Je sens maintenant que j'ai fait une impolitesse ; mais enfin, vous ne m'en voudrez pas, n'est-ce pas ?

— Je vous la pardonne, » dit Rodolphe en souriant. Puis il ajouta :

« Murph vous a fait voir cette maison ?

— Oui, M. Rodolphe... belle habitation, belle boutique ; c'est cosu, soigné... A propos de cosu, c'est moi qui vas l'être, M. Rodolphe : quatre francs par jour que M. Murph me fait gagner... quatre francs !

— J'ai mieux que cela à vous proposer, mon garçon.

— Oh ! mieux, sans vous commander... c'est difficile... quatre francs par jour !

— J'ai mieux à vous proposer, vous dis-je ; car cette maison, ce qu'elle contient, cette boutique et mille écus que voici dans ce portefeuille, tout cela vous appartient. »

Le Chourineur sourit d'un air stupide, aplatit son castor à longs poils entre ses deux genoux qu'il serrait convulsivement, et ne comprit pas ce que Rodolphe lui disait, quoique ses paroles fussent très-éclaires.

Celui-ci reprit avec bonté :

« Je conçois votre surprise ; mais je vous le répète, cette maison et cet argent sont à vous, sont votre propriété. »

Le Chourineur devint pourpre, passa sa main

calleuse sur son front baigné de sueur, et balbutia d'une voix altérée :

« Oh ! c'est-à-dire.... c'est-à-dire... ma propriété... »

— Oui... votre propriété... puisque je vous donne tout cela ; comprenez-vous ? je vous le donne, à vous. »

Le Chourineur s'agita sur sa chaise, se gratta la tête, toussa, baissa les yeux, et ne répondit pas... Il sentait le fil de ses idées lui échapper... Il entendait parfaitement ce que lui disait Rodolphe, et c'est justement pour cela qu'il ne pouvait croire à ce qu'il entendait. Entre la misère profonde, la dégradation où il avait toujours vécu, et la position que lui assurait Rodolphe, il y avait un abîme que le service qu'il avait rendu à Rodolphe ne comblait même pas.

« Ce que je vous donne vous semble donc bien au delà de vos espérances ? lui dit Rodolphe. »

— Monseigneur, dit le Chourineur en se levant brusquement, vous me proposez cette maison et beaucoup d'argent... pour me tenter ; mais... je ne peux pas... D'ailleurs, je n'ai jamais volé de ma vie... C'est peut-être pour tuer... mais j'ai bien assez du rêve du sergent ! ajouta le Chourineur d'une voix sombre.

— Ah ! les malheureux ! s'écria Rodolphe avec amertume. La compassion qu'on leur témoigne est-elle donc rare à ce point, qu'ils ne peuvent s'expliquer la libéralité que par le crime ?... »

Puis, s'adressant au Chourineur, il lui dit d'un ton plein de douceur :

« Vous me jugez mal... Vous vous trompez... Je n'exigerai rien de vous que d'honorable. Ce que je vous donne, je vous le donne parce que vous le méritez. »

— Moi ! s'écria le Chourineur dont les ébahissements recommencèrent, je le mérite, et comment ?

— Je vais vous le dire : Abandonné dès votre enfance, sans notion du bien et du mal, livré à vos instincts sauvages, renfermé pendant quinze ans au bagne avec les plus affreux scélérats, pressé par la misère et par la faim ; forcé, par votre flétrissure et par la réprobation des honnêtes gens, à continuer à fréquenter la lie des malfaiteurs, non-seulement vous êtes resté probe, mais le remords de votre crime a survécu à l'expiation que la justice humaine vous avait imposée. »

Ce langage simple et noble fut une nouvelle source d'étonnement pour le Chourineur. Il regardait Rodolphe avec un respect mêlé de crainte et de reconnaissance, ne pouvant cependant encore se rendre à l'évidence.

« Comment, M. Rodolphe... parce que vous m'avez battu, parce que, vous croyant ouvrier comme moi, puisque vous parliez argot comme père et mère... je vous ai raconté ma vie, entre deux verres de vin... et qu'après ça je vous ai empêché de vous noyer... vous me donnez une maison... de l'argent... je serais comme un bourgeois... Tenez, M. Rodolphe, encore une fois, c'est pas possible !... »

— Me croyant un des vôtres, vous m'avez raconté votre vie naturellement et sans feinte, sans cacher ce qu'il y avait eu de coupable ou de généreux. Je vous ai jugé... bien jugé, et il me plaît de vous récompenser.

— Mais, M. Rodolphe, ça ne se peut pas... Non, enfin, il y a de pauvres ouvriers... qui toute leur vie ont été honnêtes et qui...

— Je le sais, et j'ai peut-être fait pour plusieurs de ceux-là plus que je ne fais pour vous. Mais si l'homme qui vit honnête au milieu de gens honnêtes, encouragé par leur estime, mérite intérêt et appui, celui qui, malgré l'éloignement des gens de bien, reste honnête au milieu des plus abominables scélérats de la terre, celui-là aussi mérite intérêt et appui. D'ailleurs, ce n'est pas tout : vous m'avez sauvé la vie... vous l'avez aussi sauvée à Murph, mon ami le plus cher... Ce que je fais pour vous m'est donc autant dicté par la reconnaissance personnelle que par le désir de retirer de la fange une bonne et forte nature qui s'est égarée, mais non perdue... Et ce n'est pas tout.

— Qu'est-ce donc que j'ai encore fait, M. Rodolphe ? »

Rodolphe lui prit cordialement la main et lui dit :

« Rempli de commisération pour le malheur d'un homme qui auparavant avait voulu vous tuer, vous lui avez offert votre appui ; vous lui avez même donné asile dans votre pauvre demeure, impasse Notre-Dame, n° 9. »

— Vous saviez où je demeurais, M. Rodolphe ?

— Parce que vous oubliez les services que vous m'avez rendus, je ne les oublie pas, moi. Lorsque vous avez quitté ma maison, on vous a suivi ; on vous a vu rentrer chez vous avec le Maître-d'École.

— Mais M. Murph m'avait dit que vous ne saviez pas où je demeurais, M. Rodolphe.

— Je voulais tenter sur vous une dernière épreuve... je voulais savoir si vous aviez le désintéressement de la générosité... En effet, après votre courageuse action, vous êtes retourné à vos rudes labeurs de chaque jour, ne demandant rien, n'espérant rien, n'ayant pas même un mot d'amertume pour blâmer l'apparente ingratitude avec laquelle je

méconnaissais services ; et quand hier Murph vous a proposé : occupation un peu mieux rétribuée que votre travail habituel , vous avez accepté avec joie, avec reconnaissance !

— Écoutez donc, M. Rodolphe, pour ce qui est de ça... quatre francs par jour sont toujours quatre francs par jour. Quant au service que je vous ai rendu... c'est peut-être moi qui vous remercie...

— Comment ça?...
— Oui, oui... M. Rodolphe, ajouta-t-il d'un air triste. Il m'est érevenu des choses... car depuis que je vous connais et que vous m'avez dit ces deux mots : *Tu as eu du COEUR et de l'HONNEUR*, c'est étonnant comme je réfléchis... C'est tout de même drôle que deux mots, deux seuls mots, produisent ça. Mais, au fait, semez deux petits grains de blé de rien du tout dans la terre, et il poussera de grands épis. »

Cette comparaison juste, presque poétique, frappa Rodolphe. En effet, deux mots... mais deux mots magiques pour les cœurs qui les comprennent, avaient presque subitement développé dans cette nature énergique les généreux instincts qui y existaient en germe.

« C'est vous qui avez placé le Maître-d'École à Saint-Mandé ? reprit Rodolphe.

— Oui, M. Rodolphe... Il m'avait fait changer ses billets pour de l'or et acheter une ceinture que je lui ai cousue sur lui... Nous avons mis son *quibus* là dedans, et bon voyage ! Il est en pension pour trente sous par jour... chez de bonnes gens à qui ça fait une petite douceur. Quand j'aurai le temps de quitter mon train de bois, j'irai voir comme il va.

— Votre train de bois?... Mais vous oubliez votre boutique ? et que vous êtes ici chez vous ?

— Voyons, M. Rodolphe, ne vous moquez pas d'un pauvre diable. Vous vous êtes déjà assez amusé à m'*éprouver*, comme vous dites. Ma maison et ma boutique, c'est une chanson sur le même air... Vous vous êtes dit : Voyons donc si cet animal de Chourineur sera assez coq d'Inde pour se figurer que je lui fais un pareil cadeau... Assez, assez, M. Rodolphe. Vous êtes un jovial... fini. »

Et il se mit à rire d'un gros rire bruyant et sincère.

« Mais, encore une fois... croyez...

— Si je vous croyais... c'est pour le coup, monseigneur, que vous diriez : Pauvre Chourineur, va ! tu me fais de la peine... mais t'es donc malade ? »

Rodolphe commençait à être assez embarrassé de convaincre le Chourineur. Il lui dit d'un ton grave, imposant, presque sévère :

« Je ne plaisante jamais avec la reconnaissance et l'intérêt que m'inspire une noble conduite... Je

vous l'ai dit : cette maison et cet établissement sont à vous... s'ils vous conviennent... car le marché est conditionnel. Je vous le jure sur l'honneur, tout ceci vous appartient, et je vous fais ce don pour les raisons que je vous ai dites. »

A cet accent ferme, digne ; à l'expression sérieuse des traits de Rodolphe, le Chourineur ne douta plus de la vérité. Pendant quelques moments il regarda son protecteur en silence, puis il lui dit sans emphase et d'une voix profondément émue :

« Je vous crois, monseigneur, et je vous remercie bien... Un pauvre homme comme moi ne sait pas faire de phrases. Encore une fois, tenez... ma parole d'honneur, je vous remercie bien... Tout ce que je peux vous dire, voyez-vous... c'est que je ne refuserai jamais un secours aux malheureux... parce que la faim et la misère... c'est des ogresses dans le genre de celles qui ont embauché cette pauvre Gouleuse... et qu'une fois dans l'égoût, tout le monde n'a pas la *poigne* assez forte pour s'en retirer.

— Vous ne pouviez mieux me prouver votre reconnaissance, mon garçon... qu'en me parlant ainsi.

— Tant mieux, monseigneur, car je serais bien embarrassé de vous la prouver autrement.

— Maintenant... allons visiter votre maison ; mon vieux Murph s'est donné ce plaisir, et je veux l'avoir aussi. »

Rodolphe et le Chourineur descendirent. Au moment où ils entraient dans la cour, le garçon, s'adressant au Chourineur, lui dit respectueusement :

« Puisque c'est vous qui allez être le bourgeois, monsieur, je viens vous dire que la pratique donne. Il n'y a plus de côtelettes ni de gigots... et il faudrait saigner un ou deux moutons tout de suite.

— Parbleu ! dit Rodolphe au Chourineur, voici une belle occasion d'exercer votre talent. Je veux en avoir l'étrenne... le grand air m'a donné de l'appétit, et je goûterai de vos côtelettes.

— Vous êtes bien bon... M. Rodolphe, dit le Chourineur d'un air joyeux ; vous me flattez ; je vas faire de mon mieux...

— Faut-il mener deux moutons à la tuerie, bourgeois ? dit le garçon.

— Oui... et apporte un couteau bien aiguisé, pas trop fin de tranchant... et fort de dos...

— J'ai votre affaire, bourgeois... soyez tranquille... c'est à se raser avec... Tenez...

— Tonnerre !... M. Rodolphe ! dit le Chourineur en ôtant sa redingote avec empressement et en relevant les manches de sa chemise qui laissaient voir ses bras d'athlète. Ça me rappelle ma jeunesse et l'abattoir... vous allez voir comme je taille là dedans... Nom de nom... je voudrais déjà y être !...

LES

MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—
1844